

Vu du ciel, par exemple depuis le cockpit d'un planeur, le décor serait celui-ci : les couleurs flamboyantes d'un crépuscule de fin d'été, une ville lovée autour de son vieux port, des faubourgs populeux, un port de commerce ouvert sur le large, un cargo s'apprêtant à appareiller, des grues au repos, une route à quatre voies, une barrière de péage, un pont enjambant un bras de mer, une île. Sur la route, peu de circulation, seulement quelques véhicules semblant attardés, dont une voiture rouge métallisé, d'un rouge si vif qu'on croirait la voir scintiller.

Sitôt passé le péage, la voiture rouge s'engage sur le pont en respectant l'allure modérée préconisée par les panneaux routiers. Il s'agit d'une voiture puissante, la version « sportive » d'un modèle récent assez banal, pilotée par une jeune femme intrépide qui n'a pas hésité à enfreindre les règles en se maintenant sur l'autoroute à la vitesse de cent-quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Les radars, je m'en moque, s'était écriée la jeune femme. Il le faut.

Et c'est la vérité. Bien que défendu, ce chiffre déraisonnable prend en effet une valeur symbolique, tant pour la conductrice que pour son passager, un retraité peu enclin aux sensations vertigineuses. Les émotions fortes, il les avait pourtant bien

connues, autrefois. Son épouse en était la source exclusive. Et pas seulement au volant, loin de là.

Ma femme pouvait chanter plus clair que la glace, plus fort que la houle. Ma femme était une battante. Elle mordait la vie à pleines dents, elle prenait des risques. Elle n'a pas survécu.

Au débouché du pont, la marée haute dévoile une mince bande sableuse empourprée par le couchant.

Arrête-toi, commande l'homme.

La fille s'engage sur un parking quasiment désert. Ils claquent les portières et se dirigent vers la plage, empruntant un sentier sinueux parmi les oyats. Parvenus sur l'estran, ils ôtent machinalement leurs chaussures.

Regarde!

L'homme décrit un large geste de son bras droit pour désigner la courbe gracieuse du viaduc dont on vient d'allumer l'éclairage.

Vu du village que tu aperçois, là-bas, sur ta gauche, le pont ressemblait à une guirlande. Avec ta mère, nous avons passé quelques jours de janvier dans cette bourgade, voici trois ans. Nous partions à pied de l'hôtel. Dès que le jeu des marées permettait de marcher le long du rivage, nous le faisons. Nous arrivions ici, non sans nous être émerveillés des algues, des oiseaux et des coquillages, de tout le décor banal qui constitue un littoral. Nous passions à la pointe, sous le viaduc, puis reprenions notre marche le long de la côte sud de l'île, tout en observant l'animation du port de commerce, en face, sur le continent. Nous allions très loin, il me semble. Nous traversions des zones rocheuses, nous glissions sur les pierres gluantes, nous tentions en vain d'approcher des bandes de bernaches, plus farouches qu'il n'y paraissait. Nous parvenions

ainsi à l'aplomb du bourg de Sainte-Marie. Au large, un phare nous adressait des signes invisibles. J'aurais pu marcher ainsi pendant encore des heures, mais ta mère fatiguait. Elle était habituellement plus tenace que moi, et elle était la première à se désoler de son incapacité à poursuivre. Alors, par prudence, nous préférons rentrer. Nous revenions à travers des landes où grouillaient les lapins de garenne, puis par des rues désertes aux façades blanches battues par le vent.

L'homme cesse son évocation. Ils font quelques pas en silence, en direction de la pointe. Puis ils reprennent la voiture.

Cette maudite voiture rouge, que la fille conduit en lui faisant peur délibérément, pour s'amuser. Comme auparavant son épouse l'avait fait. Il s'accroche à la poignée.

Ils s'engagent sur la route du sud. Ils vivent ce voyage comme s'il s'agissait d'un pèlerinage. Du moins pour lui. Pour elle, il s'agit d'une découverte.

Au Bois-Plage, ils se garent en contrebas de la dune. Ils empruntent une passerelle de planches qu'on a construite afin de protéger ce milieu fragile du piétinement. Quelques marches les conduisent sur le sable, où, une fois encore, ils se déchaussent. Maintenant ils avancent sur l'estran, face au disque écarlate du soleil prêt à s'engloutir. Ils atteignent une zone parsemée de galets multicolores et de coquilles émietées. Voici le cimetière des huîtres. L'homme avait autrefois intitulé ainsi un de ses poèmes, qui jaillissaient de lui spontanément, et qu'il dédiait systématiquement à son épouse. Natalie.

Ils marchent dans la trace de ses pas.

L'homme mûr et la jeune femme intrépide se tiennent immobiles, face au large, main dans la main. Un lien fort les unit, quelque chose qui évoque la puissance d'un courant, bien

que ce lien n'ait rien de charnel. Ils se gorgent des images, de l'ambiance, des effluves iodés. Ils communient en l'honneur d'elle.

Elle : la femme de l'un.

Elle : la mère de l'autre.

Elle : partie quelques mois plus tôt. Leur deuil perdure. Ils s'épaulent.

L'homme mûr se nomme Gérard Lacour. La jeune femme intrépide est Lucy Janneau, sa belle-fille.

Après la disparition de son épouse, la vie de Gérard Lacour avait perdu toute substance. Il errait sans but, s'ennuyait. Aucune action ne parvenait à maintenir son attention. Il ne mangeait plus, ne dormait plus, n'écrivait plus beaucoup, rêvassait surtout, et broyait du noir. Il ne voyait quasiment plus personne, hormis Lucy de temps à autre. Ses activités se résumaient à des gestes infimes, dictés par l'habitude. Il n'entrevoyait qu'une issue à son désespoir. Il allait devoir la rejoindre, elle, Natalie, son épouse. Il avait déjà envisagé une manière à sa portée : la noyade. Ce serait facile, il ne savait pas nager. Il pensait avoir repéré l'endroit adéquat, en aval de sa ville, après le pont de la Corniche. En conséquence, il se sentait serein. Il savait que, lorsque le moment serait venu, il traverserait la prairie, s'arrêterait à quelques centimètres de la berge, et ferait face à la force de la rivière en crue. Bien sûr il ne se sentirait pas seul. Il retrouverait la sensation de la main de Natalie au creux de sa paume, il la sentirait palpiter et il se nourrirait de cette émotion toujours renouvelée. Le grondement des flots cascading sur le barrage couvrirait le chant des oiseaux. La rumeur de la ville serait escamotée. Il faudrait lutter. L'eau est forte. Le combat serait âpre.

Un matin, quelque temps avant ce voyage sur l'île de Ré, alors qu'il se croit prêt à commettre l'irréparable, Gérard se prépare un dernier café en pensant à Natalie. Depuis qu'il a cessé de travailler, sa vie est rythmée par une kyrielle de rituels. Le café sacré du matin est un de ceux qui ont résisté au deuil. Gérard s'assied dans un fauteuil du salon, celui qui regarde vers les érables de la propriété voisine. Il pose la tasse fumante sur la table basse et il attend le moment exact où le soleil dardera un rayon dans l'angle supérieur de la baie vitrée. La vapeur exhalée par le petit noir s'élèvera en dansant, un peu bleutée dans la lumière. Ce sera beau comme un chant, et il sait d'avance qu'il en aura la chair de poule, comme lorsque la voix réelle ensoleillait la maison.

Le chant qui chamboule Gérard depuis une décennie est celui de Natalie.

La voix de Natalie a le pouvoir de déclencher en lui une émotion hors du commun, génératrice à la fois de douleur, de désir et de jouissance. Lorsqu'il écoutait la voix de Natalie, il se sentait devenir liquide, il se laissait aller à pleurer.

Les frissons lui sont venus instantanément, dès le début, lors du premier concert auquel il assistait. Il n'aurait jamais imaginé qu'ils seraient renouvelables à l'infini. Il ne connaît pas l'alchimie des voix sur les peaux. Il ne sait pas la solution de ce mystère. Il se contente d'en profiter.

Comme tout semble simple : pleurer, plonger, se laisser aller.

Le barrage derrière le pont de la Corniche, il l'a imaginé pour un matin de printemps, un peu frais mais pas trop, un jour clair, un moment où le rivage sera désert tandis que le ciel finira de rougir. Ce jour précis, pour Gérard Lacour, il

ne sera plus question des mille actions transparentes et sans variations de son quotidien. Il se trouvera au cœur du rythme, en confrontation, face au bouillonnement sauvage chargé de branches arrachées. Le soleil se lèvera tandis que le chant explosera en lui une ultime fois. Sur ses joues les larmes se mêleront aux relents de son après-rasage à la senteur de papier d'Arménie.

En pensée, en rêve, on est capable de tout, n'est-ce pas. Y compris de disparaître volontairement. Et penser, voilà le principal rituel des jours de Gérard Lacour. Penser informel, car il n'est nullement question de philosopher. Il s'agit simplement d'entretenir le terreau des mots et des émotions. Alors, assis dans son fauteuil, armé d'une tasse de café, Gérard est en pleine action. Il pense. Il cultive. C'est cela, il cultive, le mot est juste. Même s'il pense avec moins de constance que du vivant de Natalie, il en a gardé l'habitude. Phase numéro un : préparer le terrain. Verser l'eau dans la cafetière. Disposer le filtre dans l'emplacement ad hoc. Le garnir du nombre idoine de cuillerées de café moulu. Deux cuillers par tasse constituent le bon dosage. Il s'agit de grandes tasses, en faïence de Salins, de forme un peu irrégulière. Gérard opte pour quatre cuillers, donc pour deux bonnes tasses, on est en période de labour. Phase numéro deux : semer. Cela se pratique au moyen de la grande grille de mots fléchés présente chaque semaine à la fin du programme télé. Il est fort possible que des mots dénichés au hasard de la grille lèvent des pousses de poèmes. Gérard est un homme-poème. Depuis qu'il se trouve à la retraite, il n'a quasiment plus besoin d'engrais, les mots poussent tout seuls. Phase ultime : récolter. Il suffit d'un ordinateur en état de fonctionnement, d'un clavier et d'un logiciel de traitement

de texte. Le bloc-notes de Windows peut faire l'affaire, à la rigueur. Ou alors les pages en joli papier artisanal, légèrement gaufré, un peu jaunâtre, du petit carnet qu'il transporte en toutes circonstances dans la poche intérieure de sa veste de velours.

Un observateur occasionnel dirait de Gérard Lacour qu'il est dans la lune. Une observatrice s'en plaindrait à plus forte raison, notamment si elle avait la malchance de partager le quotidien de cet homme. Elle jugerait parfois agaçant au dernier degré de se trouver confrontée à un homme-poème, quelqu'un qui se tient face à elle, en chair et en os, mais qui pourtant n'est pas là. Il ne faut pas se laisser abuser par la présence physique du Gérard de service. La plupart du temps il est absent. C'est un fait.

Dès le début de leur mariage, Natalie a été l'observatrice assidue de Gérard Lacour, son homme-poème. Agacée souvent, mais surtout amoureuse, par la magie des mots et des émotions. Natalie était l'arrosée des mots, d'elle jaillissait le chant de la terre.

Leur histoire débute dix ans auparavant. À cette époque, Gérard Lacour vend des sites intranet aux entreprises. À Dijon, on trouve des entreprises. En ce temps-là, on en trouve même encore quelques-unes qui fabriquent de la moutarde. Les moutardiers ont besoin de sites intranet, ce sont des entrepreneurs modernes. Bref. Gérard quitte parfois la structure de verre et d'acier abritant son bureau, située quelque part dans les tréfonds d'une banlieue câblée de la capitale. Il se rend régulièrement ici et là en province pour son travail, et pourquoi pas en Bourgogne, par conséquent. À Dijon, il finit par prendre des habitudes. Il réserve une chambre tapissée de bouquets bleus et d'amoureux niais défraîchis, toujours dans le même hôtel deux étoiles proche de la gare. Le patron le connaît, à force. Alors parfois ils se livrent. C'est tout juste s'ils ne se tapent pas sur l'épaule. On étale le journal sur le comptoir de la réception. On commente les nouvelles. On jauge le malheur du monde. Éventuellement on conseille un cheval dans la troisième course à Auteuil. Ou alors le dernier film du Daniel éponyme, à l'affiche du Darcy ou de l'Olympia. Ce soir, il y a la Fondue au Bleu, clame l'hôtelier en désignant une pile d'affichettes posées sur le comptoir. Gérard s'empare d'un papier et empoigne sa valise de l'autre main avant de s'attaquer